

LES NOUVEAUX RENARDS DU DESERT

La guerre s'installe dans l'ex-Sahara espagnol. Le Maroc qui vient d'occuper militairement la totalité du territoire en montant ses couleurs à Dakhla, ex-villa Cisneros, se trouve aujourd'hui avec 900 km de frontières hostiles supplémentaires à surveiller et 226.000 km² de désert à proté-

ger des incursions. Région ingrate, où que 50 mm d'eau p... sert dans le désert sous-sol immense ce qui explique pe... rêt que lui portent c... sances, alors que... le revendiquait de



**C'est ici
que les Marocains
donnent
le coup d'arrêt au
plan Khadafi**

Sur tout le Grand Sud marocain, les commandos d'élite de l'Armée royale sont en alerte. Leur mission consiste à intervenir au secours des postes attaqués et de couper la route aux combattants du Polisario lorsqu'ils tentent de rejoindre leurs bases, en Algérie ou en Mauritanie.

par Roger Holeindre

Aujourd'hui, les raids meurtriers se multiplient et les troupes engagées dans les combats, venant d'Algérie ou de Mauritanie sont de plus en plus nombreuses. De mieux en mieux armées. Toutes proportions gardées, cette guerre qui ne dit pas encore son nom aligne dans chaque rencontre des centaines d'engins de combat, des milliers d'hommes, soit autant de véhicules et de combattants que l'Afrika Korps et les armées alliées pendant les rudes batailles du désert de la Seconde Guerre mondiale. Seuls manquent les engins blindés chenillés et l'artillerie lourde... Pendant dix jours, j'ai suivi les troupes marocaines dans ce qui est aujourd'hui leur grand Sud. C'est la première fois, qu'avec l'autorisation spéciale du Roi, un reporter occidental entre dans cette zone totale d'insécurité, ce no man's land où les Marocains font leur apprentissage de la guerre des sables, et suit les troupes en opération.

Il est 6 heures du matin. La nuit a été très froide. Le thermomètre est à zéro alors que durant la journée d'hier il a fait près de 50 degrés. Le vent de sable n'a pas cessé. Voici huit jours qu'il soufflé sans interruption, semblant venir de l'infini.

Dans cette région désertique, il est présent huit mois sur douze charriant jour et nuit un sable fin sorti de la mer et par endroits réduit en poussière.

Dans une heure le convoi doit démarrer. Sans bruit, les hommes préparent les véhicules. Il y a là, sur cet immense terrain désertique et plat, une véritable petite armée. Quatre-vingts camions à dix roues, trapus, chargés lourdement de vivres, de munitions et de matériel et deux cents véhicules d'escorte, Land Rover ou engins blindés légers à roues. Nous avons passé la nuit, les unités disposées au carré, comme le faisaient les conquérants de l'Ouest avec leurs chariots. Les hommes sont engoncés dans des capotes ou dans des djellabas en poil de chameau, autour du cou et sur la tête le keffiyeh qui cache en partie les yeux.

La veille, le commandant des troupes du Sud, le colonel major Mohamed Abrouk est venu sur place pour donner les derniers ordres. C'est aujourd'hui que le convoi doit s'engager dans une zone d'insécurité totale et il est très possible que les hommes du Polisario l'attaquent en force.

C'est le lieutenant colonel Ghoujdami, qui commande l'action. Patron de l'une des meilleures unités d'intervention marocaine forte de plusieurs milliers d'hommes et possédant des centaines de véhicules, il est breveté de l'école d'Etat-Major. Cet ancien officier du génie est passé dans l'infanterie, par goût, par vocation. Avec ses lunettes cerclées d'or et son air distingué on l'imaginerait mieux dans un ministère. Mais sur le terrain, il faut voir de quelle façon il mène son monde, comment tourne son

Le jour enfin est là, blafard. Une brume épaisse cache le ciel, le vent de sable redouble d'intensité. En longues colonnes maintenant, l'ensemble de la force tactique avance dans le désert. Les véhicules ne sont pas trop éloignés les uns des autres car, me dit le colonel, « nous pouvons encore rouler deux heures avant de prendre les mesures exceptionnelles de combat ».

Un plan de manœuvre minuté

Debout dans ma Jeep, je regarde dans la steppe caillouteuse et désertique le formidable déploiement de force et je commence à peine à comprendre cette nouvelle guerre du désert et les hommes qui la font.

Le terrain apparemment plat devient de plus en plus difficile, de plus en plus accidenté. Maintenant les unités de pointe occu-

pent les lignes de crêtes. Conduisant lui-même sa Land Rover, le colonel donne constamment ses instructions. Six radios assurent la liaison, deux avec la tête et la queue du convoi, les autres avec les patrons des quatre unités de combat qui flanquent le dispositif. Appelés par radio, ceux-ci arrivent aux ordres à tour de rôle. Le plan de manœuvre est conçu de telle sorte que sans aucun signe de reconnaissance particulier, ils trouvent la Land Rover de commandement au milieu de dizaines semblables car elle ne peut être que là. C'est mathématique.

Minute par minute, le lieutenant colonel Ghoujdami sait ce qui se passe dans la totalité de son unité étalée maintenant sur plusieurs kilomètres carrés.

Le convoi doit passer, coûte que coûte, quels que soient les embûches du terrain ou les dangers ennemis. Il n'est pas question d'être encore dans cette zone à la

tion de l'aviation. Six mortiers lourds mis en batterie avec une rapidité stupéfiante pilonnent un oued desséché et très encaissé à deux kilomètres devant. Seuls les éclaireurs sahraouis de l'armée marocaine arrivent à scruter le sable de leurs yeux d'aigles habitués à ces immensités et sont capables de « renifler » une trace, une piste, de dire qui est passé, et quand... Les blindés légers nous doublent. Ils tirent a priori sur les points les plus dangereux qui sont devant nous. Nous allons nous engager dans 50 km de coupe-gorge. Le ciel, le vent, le sable, le terrain, tout est neutre dans cette guerre. Les éléments n'ont pris parti pour personne. Polisario ou Marocains, chacun joue son jeu. Avec les mêmes cartes. La mitraille crépite. Ce sont les « Fly Tox » qui balaient une sorte de vallée lunaire. C'est ainsi que les soldats marocains

mion Kaiser américain à dix roues motrices avec canon bitube russe de 23 millimètres. Le tir est effrayant de cadence et de précision. Au loin, les épineux volent... Le terrain devant nous sent le traquenard... cinquante kilomètres de dunes mouvantes qui, d'année en année, avancent au gré des vents. Toutes identiques, tels d'énormes croissants posés là par une main céleste. Elles forment un puzzle, un labyrinthe infernal. Elles ont toutes la tête au nord et le « cul » au sud.

« En avant ! » Hurlé dans le micro, l'ordre est instantanément répercuté dans toutes les unités. C'est maintenant un front de 3 kilomètres qui se met en branle. De ma vie de soldat, je n'ai jamais vu une telle manœuvre. Se croisant à toute vitesse les blindés Panhard et leur escorte apparaissent et disparaissent pendant que, dans un tourbillon, l'infanterie portée sur véhicules légers Land Rover entre en action et pousse des pointes de plus en plus loin sur les flancs du convoi.

Ici, interdiction totale de s'arrêter. Un camion tombé en panne est immédiatement pris en compte par une immense dépanneuse et le tout repart dans un nuage de poussière supplémentaire. Il est impossible de prendre les dunes de front. Il faut se faufiler entre elles, et ce, avec des centaines de véhicules. Le Colonel voit tout, sait tout. Plus je le regarde, plus il me fait penser à Bigeard menant son régiment au combat en jouant avec ses postes radio.

Je me souviens soudain de ce que me disait l'adjudant chef Kader la veille au soir. Kader a fait l'Indochine. Il est un des rares rescapés du Tabor Marocain néant sur la Rivière Noire, alors qu'avec les bérets rouges, ils barraient la route d'Hanoï aux Vietnams comme le leur avait demandé, de son piper, le général De Lattre de Tassigny. « Ici, dit-il, la soi-disant guérilla d'en face est mieux armée que nous. Au point de vue véhicules, nous avons à peu près les mêmes, des Land Rover fabriquées le plus souvent en Espagne. Les nouvelles voitures que touche actuellement le Polisario ont trois réservoirs d'essence, un de plus que les nôtres. Au point de vue mitraille, nous n'avons que la 12,7 américaine de la dernière guerre. C'est une bonne arme, mais, eux, en face, ils ont des bitubes russes de 14,5 extrêmement maniables. L'armée marocaine d'aujourd'hui, même avec ces nouvelles recrues, est forte et combative, mais les gens d'en face ont l'avantage d'attaquer et de quand ils veulent. S'ils avaient du gagner, cela serait déjà fait, pour la plupart d'entre nous, gens du Nord, le désert est inconnu... Et, comme c'est pas de la tarte, nous devons installer nos bases et des villes pour éviter les bombar-

aux roquettes de 122 mm qui peuvent faire des dégâts terribles ».

A la radio, un chef de section signale que ses hommes ont trouvé du « chocolat » ; il s'agit de mines russes en plastic marron. Sur ordre, il les fait sauter à la grenade. La progression ne ralentit pas : dans le lointain passent des hélicoptères chargés de commandos d'élite. Ils seront largués en pleine bataille pour tenir coûte que coûte un passage au cas où l'ennemi sortirait de la brume, toujours aussi dense.

A côté de moi passent à toute vitesse des véhicules chargés de Sahraouis engagés volontaires ; dans un, l'un d'eux répare une chambre à air ; il y a déjà eu 63 crevaisons depuis notre départ. Dans un autre, au milieu de ses camarades en armes et aux aguets un barbu « touille » quelque chose dans un seau en plastique bleu. C'est la pâte pour le pain qu'ils feront cuire, à l'arrivée, dans un four rudimentaire, taillé dans un fût d'essence et accroché à l'arrière du véhicule. Il y a de tout dans ces engins qui, le plus souvent, ne portent guère plus de six hommes. Quatre dotations de feu, une réserve d'eau, une réserve d'essence, les armes individuelles et leurs munitions, une arme lourde, mitrailleuse ou mortier, et les munitions afférentes, plus les paquetages. Sans oublier parfois jusqu'à huit jours de vivres.

Un désert de 7 millions de km²

En voyant ces soldats, leur façon de vivre, leur facilité à s'adapter à ce désert inhumain, on comprend mieux ceux d'en face, leurs raids et leur opiniâtreté. Récemment encore, ils se privaient pour acheter un fusil, parfois quelques cartouches. Aujourd'hui l'Algérie et la Libye leur donnent tout l'armement qu'ils désirent — le plus moderne, le plus cher —, de l'argent, de la nourriture pour eux et leurs familles, des véhicules tout terrain pour remplacer les chameaux.

Soudain à l'horizon apparaît une tour. Nous allons sortir enfin de la zone d'insécurité totale. Les éléments de pointe stoppent et se mettent en position défensive pour que le convoi passe entièrement. Deux heures plus tard, nous sommes dans l'ancien poste de la légion espagnole, la fameuse « Bandera », simple point sur la carte où des soldats marocains reconstruisent les murs, rebâtissent les défenses et font la corvée d'eau... Pendant une heure, regroupés par unité, les engins défilent devant moi et vont prendre position en hérisson dans le désert qui semble s'étendre jusqu'au bout du monde. Désert sans frontières réelles, bordé de pays qui pour la plupart n'ont aucun moyen de contrôle ; désert de 7 millions de km² dont Lord Salisbury disait avec raison en 1890 aux temps des conquêtes coloniales... « Laissez-les donc // suite page 96)

COMMENT LE POLISARIO FUT BATTU A BIR ANZARAN

Le lieutenant Ghoujdami commande les unités de l'armée. Sur le terrain ses hommes - à la radio qui lui permet de tout mener - se trouvent ses de com

